L’idiote

Du même auteur

Les Possédés
Éditions de l'Olivier, 2015

ELIF BATUMAN

L'idiote

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Manuel Berri

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Penguin Press en 2018
sous le titre : *The Idiot*

ISBN 978.2.8236.0219.7

© Elif Batuman, 2017.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Mais la caractéristique de l'âge ridicule que je traversais – âge nullement ingrat, très fécond – est qu'on n'y consulte pas l'intelligence et que les moindres attributs des êtres semblent faire partie indivisible de leur personnalité. Tout entouré de monstres et de dieux, on ne connaît guère le calme. Il n'y a presque pas un des gestes qu'on a faits alors qu'on ne voudrait plus tard pouvoir abolir. Mais ce qu'on devrait regretter au contraire c'est de ne plus posséder la spontanéité qui nous les faisait accomplir. Plus tard on voit les choses d'une façon plus pratique, en pleine conformité avec le reste de la société, mais l'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose. »

Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*

PREMIÈRE PARTIE

Automne

Avant d'entrer à la fac, j'ignorais ce qu'était un e-mail. J'avais déjà entendu ce mot et, sans trop comprendre, je savais que j'en « aurais » un. « Tu vas être à la pointe, avec tes zii-mails », m'avait dit la sœur de ma mère, mariée à un ingénieur informaticien. Elle insistait toujours sur le « e » de « e-mail ».

Cet été-là, j'entendais parler d'e-mails de plus en plus souvent. « Tout change si vite, estimait mon père. Aujourd'hui au boulot, j'ai surfé sur le web. J'étais au Metropolitan Museum of Art de New York, puis la seconde d'après, à Anıtkabir. » Anıtkabir, le mausolée d'Atatürk, se trouvait à Ankara. Je n'avais pas la moindre idée de ce que mon père racontait : ça n'avait aucun sens, il n'avait pas « été » à Ankara ce jour-là ; je n'ai donc pas accordé davantage d'attention à ses propos.

Mon premier jour à l'université, j'ai fait la queue devant une table pliante pour finalement obtenir une adresse mail et un mot de passe temporaire. Dans cette adresse, il y avait mon nom de famille, Karadağ, tout en minuscules et sans le *ğ* bref muet, propre au turc. Toute petite, j'avais compris que c'était bizarre, un *g* qui ne se prononce pas. « Le *g* ne se prononce pas », précisais-je, avec une lassitude qui ne manquait jamais de faire rire. Je ne comprenais pas en quoi l'adresse e-mail était une adresse, ni même un raccourci. « Qu'est-ce qu'on doit faire

de ça ? Se pendre avec ? ai-je demandé en montrant le câble Ethernet.

– Vous devez le connecter à la prise murale », a répondu la fille de l'autre côté de la table.

Comme je n'avais pas la moindre idée de ce que c'était, j'avais imaginé qu'un e-mail s'apparentait à une sorte de fax, et qu'une imprimante était nécessaire. Mais il n'y avait pas d'imprimante. C'était un autre monde. On accédait aux e-mails grâce à certains ordinateurs répartis dans notre environnement et que rien ne distinguait des autres. Présente en permanence dans un agencement invisible d'autrui, une liste lumineuse de messages émanant de proches et d'inconnus, messages qui avaient recours aux mêmes caractères, comme s'il s'agissait là de l'écriture manuscrite de la pensée ou du monde. Certains messages se conformaient aux usages épistolaires : on vous y donnait du « Chère Madame » ou du « Sincères salutations ». D'autres adoptaient un style télégraphique : intégralement en minuscules et sans ponctuation, comme s'ils jaillissaient directement du cerveau des gens. Et, chaque e-mail contenant le message précédent, vos propos vous étaient restitués, absolument tout ce que vous aviez tapé vous était renvoyé. C'était comme si l'histoire de vos relations, cet entrecroisement de votre vie avec celle des autres, était enregistrée en permanence et mise à jour, accessible à tout moment.

Il fallait souvent faire la queue et récupérer de nombreux imprimés, des instructions pour la plupart : comment réagir quand on est confronté au harcèlement sexuel, comment signaler un trouble de l'alimentation, comment demander un prêt étudiant. On vous montrait une vidéo dans laquelle un étudiant de troisième année s'était cassé la jambe et n'arri-

vait plus à rembourser son prêt, preuve qu'il avait mal évalué son budget et qu'une bonne évaluation tient compte d'une éventuelle blessure incapacitante. En matière de files d'attente et d'imprimés, les banques étaient prodigues. Et elles vous offraient un dictionnaire gratuit. Mais celui-ci ne proposait ni l'entrée « ratatouille » ni « diable de Tasmanie ».

Dans l'escalier qui menait à mon appartement, j'entendais un chant monocorde et le claquement d'une paire de tongs. Ma nouvelle camarade de chambre, Hannah, debout sur une chaise, scotchait une banderole – BUREAU DE HANNAH PARK – au-dessus de son bureau tout en fredonnant mollement une chanson de Blues Traveler qu'elle écoutait sur son baladeur CD. Quand je suis entrée, elle s'est retournée, a feint la surprise en titubant, puis a bruyamment sauté par terre avant de retirer ses écouteurs.

« Tu as pensé à devenir mime ? lui ai-je demandé.

– Devenir mime ? Non, ma chère. Si mes parents m'ont envoyée à Harvard, c'est pour que je devienne chirurgienne, pas mime. » Elle s'est mouchée de façon très sonore. « Hé, ma banque ne m'a pas offert de dictionnaire, à moi !

– Il n'y a pas "diable de Tasmanie" dedans », ai-je déploré.

Elle m'a pris le dictionnaire des mains et l'a feuilleté. « Il y a plein de mots. »

Je lui ai dit qu'elle pouvait le garder. Elle l'a posé sur l'étagère, à côté de celui qu'on lui avait remis au lycée pour la récompenser d'avoir été première de la classe. « Ils vont bien ensemble », a-t-elle déclaré. Je lui ai demandé si on trouvait « diable de Tasmanie » dans son autre dictionnaire. L'entrée n'y figurait pas. « Ton diable de Tasmanie, ce n'est pas un personnage de dessin animé ? » m'a-t-elle interrogée, suspicieuse. Je lui ai montré la page correspondante dans mon autre dictionnaire à moi, qui non seulement comportait « diable de

Tasmanie » mais également « loup de Tasmanie », illustré par la photographie d'un spécimen regardant derrière lui d'un air un peu triste.

Hannah s'est approchée tout près de moi, les yeux rivés sur la page. Puis elle a regardé à gauche et à droite, avant de me chuchoter, véhémente : « Ce morceau a tourné toute la journée.

– Quel morceau ?

– Chut ! Tais-toi. »

Nous nous sommes tues. De faibles notes de violon fleur bleue nous parvenaient de la chambre de notre troisième colocataire, Angela.

« C'est la B.O. de *Légendes d'automne*, a susurré Hannah. Elle tourne en boucle depuis que je me suis levée ce matin. Angela reste assise toute seule dans sa chambre et se repasse la cassette. Je suis allée toquer pour lui demander de baisser le son, mais on l'entend toujours. Il a fallu que je mette mon Discman pour couvrir sa musique.

– Ce n'est pas fort, il ne faut pas exagérer, ai-je objecté.

– Oui, mais elle est bizarre, à rester dans sa chambre comme ça. »

Angela avait débarqué la veille à sept heures du matin dans notre logement – un trois pièces –, et s'était attribué la chambre individuelle ; Hannah et moi devions donc partager la chambre aux lits superposés. À mon arrivée le soir, j'avais trouvé Hannah faisant les cent pas, déplaçant les meubles, éternuant et poussant de hauts cris au sujet d'Angela : « Déjà, je ne la connais pas, cette fille ! » Hannah hurlait, accroupie sous son bureau. Parvenant soudain à décrocher deux objets sur lesquels elle tirait, elle s'est cogné la tête. « OUILLE ! » Elle est ressortie à quatre pattes, désignant d'un doigt furieux le bureau d'Angela. « Ces livres ? Des faux ! » Elle a pris ce qui ressemblait à quatre livres

reliés plein cuir, dont un sur le dos duquel on lisait LA SAINTE BIBLE, les a agités sous mon nez, puis les a reposés violemment. Il s'agissait en fait d'une boîte en bois. « Qu'est-ce qu'elle peut bien y avoir mis ? » Elle a tapoté sur la fausse bible. « Ses dernières volontés ?

– Hannah, sois gentille, ne touche pas aux affaires des autres », a lancé une douce voix, et c'est alors que j'ai remarqué la présence de deux petits Coréens assis dans le fauteuil près de la fenêtre – de toute évidence, les parents de Hannah.

Angela est arrivée. Elle avait l'air avenant, était noire et portait un coupe-vent et un sac à dos estampillés Harvard. Hannah lui a immédiatement demandé des explications au sujet de la chambre individuelle.

« Je sais, a-t-elle répondu, c'est juste que je suis arrivée très tôt ce matin avec toutes ces valises.

– J'avais vu, pour les valises », a commenté Hannah, ouvrant grand la porte de la chambre d'Angela. Un tissu jaune et une guirlande de fausses roses avaient été accrochés à la minuscule et unique fenêtre, et dans la pénombre trônaient quatre ou cinq valises dans lesquelles on aurait pu caser un cadavre.

J'ai proposé que chacune prenne la chambre individuelle pendant un trimestre, à commencer par Angela. La mère de cette dernière est arrivée avec une valise supplémentaire. Plantée devant la chambre d'Angela, elle a déclaré : « Il faut ce qu'il faut. »

Le père de Hannah s'est levé et a sorti un appareil photo. « Tes premières colocataires ! C'est important ! » Il a pris plusieurs photos de Hannah et moi, mais aucune d'Angela.

Hannah a acheté un réfrigérateur pour la pièce commune. Elle m'a dit que je pouvais m'en servir si moi aussi j'achetais

quelque chose à mettre dans la pièce – un poster, par exemple. Je lui ai demandé quel type de poster elle avait en tête.

« Un truc psychédélique », a-t-elle répondu.

Comme je ne savais pas ce qu'elle entendait par là, elle m'a montré la couverture de son cahier. On voyait une spirale façon tie-dye avec des lézards roses qui rampaient autour des cercles et disparaissaient au centre.

« Et si je n'en trouve pas ? ai-je demandé.

– Alors une photo d'Albert Einstein, a-t-elle tranché, comme si c'était l'alternative qui s'imposait.

– Albert Einstein ?

– Oui, tu sais, une de ces photos de lui en noir et blanc. Einstein, quoi. »

Il s'avéra que la librairie du campus disposait d'un large choix de posters d'Einstein. Einstein devant un tableau, Einstein en voiture, Einstein tirant la langue, Einstein fumant la pipe. Je ne comprenais pas vraiment pourquoi il fallait avoir un poster d'Einstein au mur du salon. Mais je préférais cela plutôt qu'avoir à acheter mon propre réfrigérateur.

Le poster que j'ai choisi ne me semblait ni moins bien ni meilleur que les autres, mais il n'a apparemment pas plu à Hannah. « Mouais, a-t-elle jugé, je pense qu'il sera mieux là. » Elle désignait l'espace au-dessus de ma bibliothèque.

« Mais si je le mets là, tu ne pourras pas le voir.

– Ce n'est pas grave. C'est là qu'il ira le mieux. »

Depuis ce jour, tous les gens qui sont passés chez nous – les voisins venus nous emprunter quelque chose, les techniciens en informatique des logements universitaires, les candidats au bureau des étudiants, tous ceux dont mes modestes centres d'intérêt n'étaient pas censés retenir l'attention – prenaient un moment pour me convaincre de l'illégitimité de mon admi-

ration vis-à-vis d'Albert Einstein. Il avait inventé la bombe atomique, maltraité des chiens, négligé ses enfants. « Il y a eu de bien plus grands génies qu'Albert Einstein, m'a dit un étudiant de première année bulgare venu emprunter mon exemplaire du *Double* de Dostoïevski. Alfred Nobel détestait les maths et n'a jamais décerné son prix à un mathématicien. Il y en avait tellement d'autres qui étaient plus méritants.

– Ah, ai-je dit en lui tendant le livre. Bon, alors à bientôt.

– Merci, a-t-il répondu en lançant un regard furieux au poster. Un type qui battait sa femme, la forçait à résoudre ses équations, à se farcir le sale boulot, et qu'il n'a jamais citée dans ses travaux. Et toi, tu colles un poster de lui chez toi !

– Écoute, je n'ai rien à voir là-dedans, moi. Ce poster n'est pas vraiment le mien. C'est compliqué. »

Il ne m'écoutait pas : « Einstein est synonyme de génie dans ce pays, alors qu'il y a des tas de génies bien plus doués mais que personne ne connaît. Tu m'expliques pourquoi ? »

J'ai soupiré. « Peut-être parce que c'était vraiment le meilleur, et que les langues de vipère jalouses n'arrivent pas à occulter ce fait, ai-je répondu. Nietzsche dirait qu'un génie de cette trempe a bien le droit de battre sa femme. »

Ce qui lui a cloué le bec. Après son départ, j'ai pensé retirer le poster. J'aspirais à me montrer courageuse et ne pas me débiner quand j'étais confrontée à l'avis débile des autres. Mais qu'est-ce qui était débile : trouver qu'Einstein était un génie ou que c'était un salaud ? Au bout du compte, le poster est resté accroché.

Hannah ronflait. Tout ce qui, dans la pièce, n'était pas en bois massif – les vitres, les lattes du lit, les ressorts du matelas, ma cage thoracique – entrait en résonance. Il ne servait à rien

de la réveiller ni de la pousser : une minute après, elle recommençait. Quand elle dormait, j'étais systématiquement éveillée, et vice versa.

J'ai convaincu Hannah qu'elle faisait de l'apnée du sommeil, ce qui non seulement privait d'oxygène les cellules de son cerveau, mais compromettait ses chances d'intégrer les meilleures écoles de médecine. Elle s'est rendue au centre de santé du campus et est revenue avec des bandes adhésives qu'on se colle sur le nez, censées prévenir les ronflements. Sur la boîte, il y avait un homme et une femme qui scrutaient l'horizon et portaient des bandes nasales assorties, tandis qu'une brise ébouriffait légèrement les cheveux de la dame.

Se pinçant l'arête du nez, Hannah l'a soulevé pendant que moi, du bout des deux pouces, je collais la bande adhésive. Son visage me paraissait tout petit et m'évoquait tellement celui d'une poupée que j'ai été prise d'un élan de tendresse envers elle. Puis elle s'est mise à crier à propos de je ne sais quoi, et ce sentiment s'est dissipé. Les bandes nasales fonctionnaient bien mais lui faisaient mal aux sinus : Hannah a donc cessé de les mettre.

Pendant les longues journées précédant des nuits encore plus longues, j'allais de salle en salle afin d'y passer des tests d'évaluation. On devait s'asseoir dans des pièces en sous-sol et rédiger des dissertations où l'on cherchait à déterminer s'il valait mieux être un personnage de la Renaissance ou bien un spécialiste de cette période. Il y a eu une épreuve de logique bourrée de problèmes aux énoncés tristes – « Ce graphique représente l'évolution de la masse théorique d'un poulet élevé jusqu'à quatre-vingts semaines » –, et chaque soir, se tenait une réunion d'information où, assis par terre, nous apprenions que nous étions désormais

des petits poissons perdus dans l'océan, mais qu'il fallait voir dans cette situation un défi euphorisant plutôt qu'une source d'angoisse. J'ai tenté de ne pas trop penser à cette histoire de petits poissons, mais j'ai malgré tout fini par déprimer. Difficile de sauter de joie quand on vous rabâche ce genre de choses.

Carol, ma conseillère pédagogique, avait un accent britannique et travaillait au bureau des Technologies de l'information. Vingt ans plus tôt, dans les années soixante-dix, elle avait décroché à Harvard une maîtrise en vieux norrois. Je savais que le bureau des Technologies de l'information était l'endroit d'où l'on envoyait le règlement de sa facture mensuelle de téléphone. Les autres activités de ce département étaient obscures. Quel lien avec le vieux norrois ? Quand on lui demandait en quoi consistait son travail, Carol répondait systématiquement : « J'ai plusieurs casquettes. »

Hannah et moi avons toutes deux attrapé un gros rhume. À tour de rôle, nous achetions des sirops, et à l'aide du gobelet doseur, nous sifflions la bouteille comme si c'était de l'alcool.

Quand est venu le moment de choisir les cours qu'on voulait suivre, tout le monde a dit qu'il fallait absolument s'inscrire à des séminaires de première année, faute de quoi on pourrait mettre un temps fou avant de travailler avec les profs les plus chevronnés. J'ai déposé ma candidature à trois séminaires littéraires et obtenu un entretien. Je me suis présentée au dernier étage d'un bâtiment glacial aux murs blancs dans lequel j'ai grelotté pendant vingt minutes, assise sur un canapé en cuir placé sous un puits de lumière, me demandant si j'étais au bon endroit. Il y avait de curieux journaux sur la table basse. C'était la première fois que je voyais le supplément littéraire du *Times*. Je ne comprenais rien à ce que je lisais.

Une porte s'est ouverte et le professeur m'a invitée à entrer. Il a tendu la main – une énorme main au bout d'un avant-bras très pâle et dont le gros manteau soulignait l'extrême finesse.

« Il ne vaut mieux pas que je vous serre la main, ai-je dit. J'ai un gros rhume. » Puis j'ai éternué violemment plusieurs fois. Ce qui a semblé le déstabiliser un instant.

« À vos souhaits, a-t-il courtoisement répondu. Désolé que vous soyez malade. Les premiers jours à l'université s'avèrent parfois éprouvants pour le système immunitaire.

– Je l'apprends à mes dépens.

– Ma foi, c'est l'esprit : vous apprenez ! Ha, ha.

– Ha, ha.

– Bien, passons aux choses sérieuses. Si j'en crois votre dossier de candidature, vous avez de l'imagination. J'ai aimé l'essai libre que vous avez rédigé pour l'occasion. Mais il faut comprendre qu'il s'agit ici d'un séminaire académique, pas d'un atelier d'écriture.

– Très bien », ai-je dit en hochant vigoureusement la tête et en cherchant à déterminer si, parmi les rectangles présents dans ma vision périphérique, ne figurait pas une boîte de mouchoirs. Malheureusement, il n'y avait que des livres. Le professeur énonçait les différences entre la création littéraire et l'essai universitaire. Je continuais à opiner du chef. Je pensais à ce qu'un livre et une boîte de mouchoirs avaient de commun, d'un point de vue structurel : les deux étaient constitués de feuilles de papier enfermées dans un contenant en carton. Mais, paradoxalement, ces deux objets n'avaient que peu d'équivalence fonctionnelle, à plus forte raison quand le livre ne vous appartenait pas. C'était le genre de pensée qui me traversait en permanence, même si celle-ci n'était ni agréable ni utile. Je n'avais aucune idée de ce à quoi les gens étaient censés réfléchir.

« Croyez-vous, m'a demandé le professeur, que vous seriez capable de lire pendant deux heures le même passage, la même phrase, voire le même mot ? Trouveriez-vous cela pénible ? Ennuyeux ? »

Étant donné que ma capacité à passer des heures les yeux rivés sur un seul mot avait rarement été mise à l'épreuve par le passé, j'ai feint d'y réfléchir un moment. « Non », ai-je fini par répondre.

Le professeur a acquiescé, fronçant les sourcils d'un air pensif et plissant les yeux. J'ai senti que je m'enfonçais et compris que j'étais censée continuer à parler. « J'aime vraiment les mots, ai-je argumenté. Avec eux, je ne m'ennuie jamais. » Puis j'ai éternué cinq fois de suite.

Je n'ai pas été prise. Je n'ai obtenu qu'un autre entretien pour un séminaire portant sur la forme dans le documentaire audiovisuel : je m'étais inscrite car ma mère, qui avait toujours voulu devenir actrice, suivait depuis peu un cours d'écriture scénaristique et cherchait désormais à écrire un documentaire sur la vie des étrangers diplômés de médecine vivant aux États-Unis, ceux qui n'avaient pas passé les concours d'internat et finissaient chauffeurs de taxi ou caissiers dans une épicerie, et ceux comme ma mère, qui passaient les concours d'internat et devenaient chargés de cours dans des écoles de second rang, quand les diplômés de Harvard ou John Hopkins leur damaient le pion. Ma mère avait souvent exprimé son souhait que je l'aide un jour à concrétiser ce projet.

Le professeur de ce séminaire s'avéra encore plus enrhumé que moi. C'était magique, comme un cadeau qu'on me faisait. Notre entretien a eu lieu dans une salle en sous-sol, pleine d'écrans bleus qui scintillaient. Je lui ai parlé de ma mère, et nous avons tous deux éternué sans discontinuer.

C'est le seul séminaire de première année dans lequel j'ai été acceptée.

Je suis allée acheter un Coca light à la buvette du foyer des étudiants. Le type devant moi s'éternisait. Il a commencé par demander un thé glacé, mais ils n'en vendaient pas.

« Vous avez de la limonade ?

– Oui, en canette et en bouteille.

– Les deux sont de la même marque ?

– Celle en bouteille, c'est de la Snapple. Et celle en canette, euh, de la Country Time.

– Je vais prendre celle en bouteille, avec un chausson aux pommes.

– Aux pommes, je n'en ai plus. J'ai crème-framboise.

– Ah. Vous avez des pommes de terre frites au four ?

– Des pommes au four, vous voulez dire ? »

C'était la conversation la plus ennuyeuse du monde, mais bizarrement je n'arrivais pas à décrocher. L'échange s'est poursuivi jusqu'à ce que le type paye sa bouteille de Snapple et son muffin aux myrtilles puis tourne les talons. « Désolé d'avoir pris autant de temps », s'est-il excusé. Il était très beau garçon.

« Pas grave », ai-je répondu.

Il a souri, puis a commencé à éloigner avant d'hésiter. « Selin ?

– Ralph ! » me suis-je exclamée en le remettant.

Ralph et moi nous étions rencontrés au cours de l'été pendant un séjour de cinq semaines pour élèves de terminale dans une maison du New Jersey, un séminaire d'études historiques interdisciplinaire de la Renaissance en Europe du Nord. Ce qui nous avait rapprochés était la manie que la prof d'histoire de l'art avait de faire mention du doge de Venise – qu'elle appelait

simplement « le Doge » – à chaque cours, quel qu'en soit le sujet. Peu importe qu'elle parlât du quotidien des habitants de Delft : d'une façon ou d'une autre, le Doge ressurgirait à un moment donné. Personne d'autre que nous ne semblait remarquer cette bizarrerie ni trouver la chose comique.

Nous nous sommes assis avec nos boissons et son muffin. Notre conversation avait quelque chose de surréaliste, parce que je n'arrivais plus très bien à savoir quel degré de connaissance de l'autre nous avions atteint au cours de cet été. Je me rappelle que je l'admirais parce qu'il était très bon imitateur. Et puis je me suis rendu compte que j'en savais beaucoup sur ses cinq tantes – plus que ce qu'on est censé savoir sur quelqu'un avec qui on n'est pas réellement ami. En même temps, j'avais classé Ralph dans cette catégorie de personnes avec lesquelles je ne pourrais jamais vraiment me lier d'amitié parce qu'il était très beau et très doué pour comprendre les adultes. Il incarnait ce qu'en turc ma mère appelait un « bon frère de famille » : propre sur lui, qui parle bien, le genre à être à l'aise en costume ou à discuter avec les amis de ses parents. Ma mère avait beaucoup aimé Ralph.

Ralph et moi avons discuté de nos entretiens préalables aux séminaires de première année. Lui avait eu affaire à un lauréat du prix Nobel de physique qui ne lui avait pas posé la moindre question et s'était contenté de lui faire nettoyer le matériel du laboratoire. Il s'était peut-être agi d'un détecteur de rayons gamma.

Je me suis inscrite à un cours proposé par le département d'arts plastiques intitulé « Mondes imaginaires ». J'ai rencontré le professeur, un artiste de New York en résidence à Harvard, dans un atelier bourré de tables blanches sans rien dessus ;

j'avais apporté mes travaux de terminale. L'artiste en résidence me regardait d'un air scrutateur.

« Bon, quel âge avez-vous, au juste ? m'a-t-il demandé.

– Dix-huit ans.

– Mais enfin ! Ce n'est pas un cours pour première année.

– Ah. Je dois m'en aller ?

– Non, ne soyez pas ridicule. On va regarder votre travail. » Mais il continuait à me regarder, moi. « Dix-huit ans, répétait-il en hochant la tête de droite à gauche. Moi, à votre âge, je prenais de l'acide et séchais les cours. L'été, je bossais dans une conserverie de poissons à Secaucus. Dans le New Jersey. » Il m'a lancé un regard désapprobateur, comme si je n'étais pas vraiment en avance pour mon âge.

« C'est peut-être ce que je ferai quand j'aurai le vôtre, ai-je hasardé.

– Mais oui, c'est ça. » Il a émis un petit ricanement puis chaussé ses lunettes. « Bien, voyons voir. » Il a examiné mes dessins, silencieux. Par la fenêtre, j'ai observé deux écureuils qui remontaient vers la cime d'un arbre. Lâchant prise, l'un est tombé en traversant les couches successives de feuillage. Je n'avais jamais vu cela auparavant.

« Bien, écoutez, a-t-il fini par dire, la composition de vos dessins est… pas mal. Je peux vous parler franchement, n'est-ce pas ? Bon, le problème, c'est que tout ça fait un peu trop… petite fille. Vous voyez ce que je veux dire ? »

J'ai regardé mes dessins, qu'il avait étalés sur la table. Ce n'était pas que je ne voyais pas ce qu'il voulait dire. « Oui, mais vous comprenez, j'étais encore une petite fille il n'y a pas si longtemps. »

Il a ri. « Je vous l'accorde. Bon, je ferai mon choix ce week-end. Vous aurez de mes nouvelles. Ou pas, d'ailleurs. »

Hannah avait postulé pour un job de guide sur le campus. Le matin, je l'entendais sous la douche réciter avec entrain des anecdotes apprises par cœur sur Harvard. Mais elle n'a pas décroché ce poste et n'a plus récité d'anecdotes, ce qui, curieusement, m'a manqué.

En compagnie d'Angela, je suis allée à une rencontre organisée dans les locaux du journal étudiant de Harvard, où un jeune homme à rouflaquettes n'arrêtait pas de nous répéter sur un ton très agressif que toute sa vie tournait autour du journal étudiant de Harvard. « C'est toute ma vie », martelait-il avec animosité. Angela et moi échangions des regards furtifs.

Le dimanche soir, le téléphone a sonné. C'était l'artiste en résidence. « Le texte que vous avez écrit était plutôt intéressant, a-t-il dit. La plupart des autres que j'ai lus étaient incroyablement… ennuyeux. Et donc, oui, je serai heureux de vous compter parmi mes élèves.

– Ah, ai-je répondu. D'accord.

– C'est un oui ?

– Pardon ?

– Vous acceptez ?

– Je peux réfléchir ?

– Si vous pouvez y réfléchir ? Ma foi, non, pas vraiment. Il y a plein d'autres candidats que je peux appeler. Alors, vous acceptez ou pas ?

– Oui, d'accord, oui.

– Très bien, à jeudi. »

J'ai passé une audition pour intégrer l'orchestre de la fac. Le bureau du chef d'orchestre se trouvait dans une pièce hexago-

nale comportant une baie vitrée, un piano à queue et des étagères remplies de livres : partitions d'orchestre, encyclopédies, volumes sur l'histoire de la musique et ouvrages critiques. Je n'avais jamais rencontré un mélomane qui possédait autant de livres. J'ai joué la sonate que j'avais répétée. Mes mains n'ont pas tremblé, l'acoustique de la pièce était excellente, et le chef d'orchestre me regardait d'un œil bienveillant et attentif.

« Très joli, a-t-il déclaré avec une insistance particulière impossible à interpréter. Très joli, vraiment.

– Merci », ai-je répondu. Le lundi suivant, je suis retournée au département de musique afin de consulter la répartition des places. Mon nom ne figurait nulle part, pas même parmi les seconds violons. J'ai senti mon visage se décomposer. J'ai tenté d'en reprendre le contrôle, mais manifestement ça ne marchait pas. Certes, absolument tout le monde à Harvard jouait du violon, c'était presque une obligation, et bien entendu nous ne pouvions pas tous faire partie de l'orchestre – la scène se serait effondrée –, mais je ne m'étais pourtant pas imaginé être recalée.

Étant athée et ne pratiquant pas de sport collectif, l'orchestre avait longtemps été pour moi le seul endroit où je me sentais contribuer à quelque chose de plus grand, où je pouvais m'épanouir tout en oubliant qui j'étais. Perdre ce sentiment m'était extrêmement douloureux. J'aurais eu du mal à accepter l'idée d'atterrir dans une université où il n'y avait pas d'orchestre, mais savoir qu'il y en avait un ici et qu'il accueillait tout un tas de gens sauf moi était pire encore. J'en rêvais presque toutes les nuits.

Je ne prenais plus de cours particuliers : je ne connaissais pas de prof à Boston et je ne voulais pas réclamer davantage d'argent à mes parents. Pendant les premiers mois, j'ai continué à pratiquer mon violon tous les jours, au sous-sol, mais au

bout d'un moment j'ai trouvé bizarre et triste de jouer seule dans mon coin, loin des autres. Peu après, la simple odeur du violon – la colle ou le bois, ce qu'on sentait quand on ouvrait l'étui – a commencé à me déprimer. Je me réveillais encore parfois le samedi matin, jour où j'allais à l'école de musique, excitée à l'idée d'aller jouer ; et puis je revenais à la dure réalité.

Choisir un cours de littérature a été difficile. Tout ce qu'énonçaient les professeurs me paraissait à côté de la plaque. Ce qu'on voulait savoir, c'était pourquoi il avait fallu qu'Anna meure, mais au lieu de cela ils nous apprenaient que les propriétaires terriens russes du dix-neuvième siècle s'interrogeaient sur leur véritable appartenance à l'Europe. Sous-entendu : il était naïf de chercher à discuter de choses intéressantes ou de croire en apprendre.

La société ne m'intéressait pas davantage que les problèmes d'argent des défunts de jadis. Ma mère et moi parlions littérature de cette façon-là. « Il faut que tu lises ça aussi », disait-elle en me tendant une nouvelle du *New Yorker* dans laquelle un homme malheureux dans son mariage doit se faire vacciner contre la rage. « Tu me diras de quoi il est vraiment question. » Elle pensait, et moi aussi d'ailleurs, que toute histoire a une signification principale. Soit on la perçoit, soit on passe à côté.

Je suis allée en cours de linguistique de première année afin de tenter de comprendre ce dont il s'agissait. Il y était question de la langue en tant que capacité biologique innée de notre cerveau, de son caractère infini et en perpétuelle réinvention d'elle-même. La loi suprême, supérieure aux lois bibliques, était l'« intuition du locuteur dans sa langue maternelle », une loi qui ne figurait dans aucun ouvrage de grammaire et qu'on

ne pouvait programmer dans un ordinateur. Peut-être était-ce ce que je voulais apprendre. Lors de nos discussions autour d'un livre, lorsque je pensais à quelque chose qu'elle n'avait pas envisagé, ma mère me disait, pleine d'admiration : « Toi, tu sais vraiment parler anglais. »

Le prof de linguistique, un gentil phonéticien qui avait un léger défaut de prononciation, était un spécialiste des dialectes turciques tribaux. Parfois, il nous donnait des exemples tirés de la langue turque afin d'illustrer les différences de morphologie qui existaient dans les langues non indo-européennes ; puis il me souriait et disait : « Je sais que parmi nous il y a des locuteurs turcs. » Un jour, dans les couloirs avant le cours, il m'a parlé de ses travaux de recherche sur les variations, dans certaines régions, des consonnes dans des mots employés par les peuplades turciques et qui désignent un foyer creusé dans le sol pour y faire du feu.

Et puis j'ai fini par m'inscrire à un cours de littérature sur le roman et la ville dans la Russie, l'Angleterre et la France du dix-neuvième siècle. Le prof nous parlait souvent du manque de justesse des traductions publiées, nous lisant des extraits du texte original en français ou en russe afin de nous montrer la médiocrité de ces dernières. Ne comprenant ni le français ni le russe, je préférais les traductions.

Le pire moment de ces cours était lorsque, à la fin, le prof répondait aux questions. Celles-ci avaient beau être stupides et évidentes, il ne semblait jamais les comprendre. « Je ne suis pas sûr de bien saisir, répondait-il. Mais si, en réalité, vous me demandez si… » Et il embrayait sur un sujet qui, en général, n'avait guère plus d'intérêt. Souvent, agitant le bras ou esquissant d'autres gestes, certains élèves s'évertuaient à tenter de

lui expliquer la question initiale, tant et si bien que, d'un air agacé, il finissait par leur proposer de passer dans son bureau aux heures de permanence afin de poursuivre le débat, par égard pour le reste de la classe. Cette défaillance dans la communication m'affectait profondément.

Nous étions censés nous inscrire à quatre cours différents, mais découvrant qu'on ne payait pas de supplément pour un cinquième cours, je me suis inscrite en russe pour grands débutants.

La prof, Barbara, une doctorante qui venait d'Allemagne de l'Est – c'est ainsi qu'elle se présentait –, nous a parlé des noms et patronymes russes. Comme son père se prénommait Dieter, elle aurait logiquement dû s'appeler Barbara Dietrevna. « Mais comme ça ne fait pas très russe, a-t-elle expliqué, je me fais appeler Varvara Dmitrievna, comme si mon père se prénommait Dmitri. »

Nous devions également tous nous trouver un prénom russe, mais le patronyme n'était pas nécessaire car nous n'étions pas des figures d'autorité. Greg est devenu Grisha ; Katie est devenue Katia. Deux étudiants étrangers n'ont pas eu à changer de nom : Ivan, de Hongrie, et Svetlana, de Yougoslavie. Svetlana a demandé si elle pouvait opter pour Zinaïda, mais Varvara a jugé que Svetlana était déjà un très beau nom russe. Le mien, en revanche, bien que joli, ne se terminait ni en – *a*, ni en – *ia*, ce qui poserait problème plus tard pour les déclinaisons. Varvara m'a dit que je pouvais choisir le nom qui me plaisait. Mais aucun ne me venait à l'esprit. « Et si c'était moi qui prenais Zinaïda ? »

Svetlana s'est retournée sur sa chaise et m'a dévisagée. « C'est injuste, m'a-t-elle lancé. Ça te va tellement bien, Zinaïda. »

Mais, quelque part, j'ai senti que Varvara ne voulait pas de Zinaïda dans sa classe. Alors j'ai consulté la page des prénoms russes et choisi Sonia.

« Pas de veine, Sonia, a compati Svetlana dans l'ascenseur après le cours. Moi, je trouve que tu as bien plus une tête de Zinaïda. Dommage que *Varvara Dmitrievna* soit si radicale dans sa slavophilie.

– Vous l'avez bien asticotée avec cette histoire de Zinaïda », est intervenu Ivan, le Hongrois, qui était vraiment grand, presque trop. Nous nous sommes tournées vers lui et avons levé les yeux. « J'étais mal à l'aise, a-t-il poursuivi. J'ai cru qu'elle allait se jeter par la fenêtre. C'en était trop pour son goût germanique de l'ordre. » Ensuite, plus personne n'a parlé jusqu'à ce que l'ascenseur termine sa course.

Ce commentaire d'Ivan sur les Allemands et leur goût de l'ordre a été ma première confrontation à ce cliché. Cela m'a rappelé une blague que je n'avais jamais comprise dans *Anna Karénine*, quand Oblonski dit de l'horloger allemand qu'« il devait être remonté lui-même pour toute sa vie, dans le but de remonter les pendules ». Les Allemands étaient-ils donc si ordonnés, des automates ? Était-il possible que ce soit vrai ? Varvara arrivait toujours en avance pour le cours et portait les mêmes vêtements : un chemisier blanc et une jupe serrée de couleur foncée. Son sac en toile contenait trois objets pour le vocabulaire, toujours les mêmes : une bouteille de vodka Stolichnaya, un citron et une souris en caoutchouc rouge – on aurait dit le contenu déprimant d'un réfrigérateur.

Nous avions russe tous les jours, et cette langue est rapidement devenue quelque chose d'intime, de sérieux, une routine, même si ce que nous apprenions, tous les petits enfants nés en

Russie le savaient. Une fois par semaine, nous avions cours de conversation avec une vraie Russe, Irina Nikolaïevna, prof de théâtre à Saint-Pétersbourg à l'époque où la ville s'appelait encore Leningrad. Elle arrivait toujours avec une ou deux minutes de retard en courant, et parlait sans discontinuer en russe d'une voix vive et pleine d'émotion. Face à une langue étrangère, chacun réagissait à sa façon : Katia se taisait, effrayée ; Ivan se penchait en avant d'un air amusé ; Grisha plissait les yeux et hochait la tête, suggérant un début de compréhension ; Boris, un doctorant barbu, parcourait les notes qu'il avait prises d'une mine coupable, comme s'il faisait un cauchemar dans lequel il était déjà censé parler russe ; seule Svetlana comprenait presque tout, car le serbo-croate était très proche.

Le métro de Boston était bien différent de celui de New York : les lignes avaient les noms de leur couleur, et les rames, propres et petites, étaient pareilles à des jouets. Pourtant, non : les adultes ne s'amusaient pas avec, ils l'empruntaient la mine grave. La ligne rouge allait dans deux directions : Alewife et Braintree. Ce genre de noms était inconnu dans le New Jersey où tout s'appelait Ridgefield, Glen Ridge, Ridgewood ou Woodbridge.

Ralph et moi nous sommes rendus dans une pâtisserie du nord de la ville, qu'il connaissait. On y vendait des cannoli en forme de combinés de téléphone, des bûches de Noël qui ressemblaient à de vraies bûches de bois, des palmiers. Ralph a acheté une sfogliatella. J'ai pris une part de forêt-noire grosse comme la pierre tombale d'une sépulture d'enfant.

Ralph préparait le concours d'entrée en médecine et suivait des cours d'histoire de l'art, tout en se demandant s'il n'allait pas opter pour les sciences politiques. La plupart des étudiants en

sciences politiques étaient des archétypes de l'« intello sportif ». Ce qui allait se passer pour eux après la fac n'était pas clair pour moi. Allaient-ils devenir nos dirigeants ? Ralph en ferait-il partie ? En était-ce déjà un, d'une certaine manière ? Il était sans doute trop drôle et pas assez intéressé par la guerre pour cela. Mais il avait en lui une qualité typiquement américaine – propre sur lui et large d'épaules – et il était complètement fasciné par les Kennedy. Il les imitait tout le temps, JFK comme Jackie, avec leur accent traînant et un peu bébête des années soixante.

« J'ai adoré faire campagne, madame Kennedy », disait-il en regardant au loin d'un air ahuri. Ralph avait déjà déposé une demande de stage au musée-bibliothèque du Président Kennedy.

Le séminaire sur les Mondes imaginaires avait lieu tous les jeudis, une heure avant et trois heures après le déjeuner. Le matin, Gary, l'artiste en résidence, donnait un cours magistral tout en projetant des diapositives, et arpentait la salle en donnant des instructions à son assistante Rebecca, une taiseuse au look gothique, sur un ton de moins en moins aimable à mesure que l'heure tournait.

Le premier jour, nous avons regardé des images tirées de scènes de genre. Un tableau montrait des hommes musclés qui, torse nu, rabotaient un plancher. Sur une autre œuvre, des glaneurs penchés sur un champ jaune. Puis nous avons vu une image tirée d'un film montrant des gens en tenue de soirée assis dans une loge, suivie d'un dessin humoristique d'une fête où des hommes et des femmes grotesques échangeaient des regards noirs par-dessus leurs cocktails.

« À quel point êtes-vous familiers de cette fête ? nous a demandé Gary dans un souffle, roulant sur la pointe de ses

pieds. Vous regardez l'image et vous vous dites : "Cette scène, je la connais. Cette putain de soirée cocktail, j'y suis allé." Et si ce n'est pas encore le cas, je vous garantis qu'un jour, vous vous y retrouverez. Parce que vous voulez tous réussir dans la vie, et que cette soirée constitue le seul moyen d'atteindre votre objectif… Selin ne me croit pas, mais un jour elle changera d'avis. »

J'ai sursauté. La soirée cocktail se reflétait en miniature sur les lunettes de Gary. « Non, non. Je vous crois sur parole », ai-je répondu.

Gary a ricané. « Vous êtes sincère, là ? En tout cas, j'espère bien que vous me croyez, parce que, un jour, vous connaîtrez cette scène sur le bout des doigts. Vous saurez ce que chacun de ces personnages dit, mange et pense. » On aurait cru qu'il proférait une malédiction. « Le pouvoir, le sexe, le sexe comme instrument du pouvoir. Tout est là. » Il a tapoté le visage malsain d'un homme tenant un verre de martini dans une main et jouant du piano de l'autre. J'ai alors décidé que Gary avait tort, que je ne connaîtrais jamais ce type. Il serait probablement mort avant que j'atteigne l'âge légal de boire de l'alcool.

La diapositive suivante montrait une photographie en couleurs d'une femme assise à sa coiffeuse, se mettant du rouge à lèvres. Bien qu'elle fût photographiée de dos, son visage se reflétait dans le miroir.

« S'apprêter : une préparation à l'exposition de soi, pour une soirée ou un spectacle, chantonnait Gary. Regardez l'expression de son visage. Regardez bien. A-t-elle l'air heureuse ? »

Long silence. « Non, a répondu un élève de deuxième année au crâne rasé dont le nom était Ham ou du moins s'en approchait.

– Je vous remercie. Non, elle n'a pas l'air heureuse. C'est pour moi davantage une scène de genre qu'un portrait, car ce

que nous voyons est une situation générique : il est question ici de l'invention du soi. »

La diapositive suivante était une eau-forte représentant un théâtre vu depuis la scène où l'on voyait l'arrière des panneaux bruts du décor, les silhouettes de trois comédiens et, au-delà des projecteurs, un grand espace noir.

« L'artifice, lança d'un coup Gary, comme s'il avait une attaque. Les cadres. Qui choisit ce qui nous est donné à voir ? » Il s'est mis à parler des musées qui pour nous étaient des ambassadeurs de l'art, alors que c'en étaient les censeurs. Chaque musée possédait dix, vingt, cent fois plus d'œuvres qu'il n'en exposait. Le conservateur, tel le surmoi, refoulait quatre-vingt-dix-neuf pour cent des pensées derrière l'obscurité d'une porte comportant un écriteau PRIVÉ. Le conservateur disposait d'un pouvoir consistant à faire ou défaire un artiste – à l'*é*prouver ou le *ré*prouver. Tandis qu'il s'exprimait, Gary paraissait de plus en plus irascible et agité.

« Vous disposez de vos cartes d'étudiants de Harvard. Elles vous ouvriront des portes. Servez-vous-en ! Allez dans les musées, au Fogg, au musée de Zoologie comparée, à la galerie des Fleurs de verre, et demandez à voir ce qu'on ne vous montre pas. Avec cette carte, ils ne peuvent pas vous le refuser. Ils seront obligés de vous laisser entrer, je vous le dis.

– Oui, allons-y ! a lancé Ham.

– Vous voulez ? Vous le voulez vraiment ? » a dit Gary.

C'était l'heure de la pause-déjeuner. À notre retour, nous irions dans les musées exiger qu'on nous montre ce qu'on refusait de nous montrer.

Étant l'unique étudiante de première année de ce cours, je me suis rendue seule dans le réfectoire qui nous était réservé.

Des portraits de vieux hommes étaient accrochés aux murs lambrissés et sombres. Le plafond était si haut qu'on le voyait à peine, quoique, en faisant un effort, on distinguait des taches plus claires, visiblement des noix de beurre lancées par de joviaux étudiants des années vingt. Je me suis figuré qu'ils devaient avoir des voix de cons. Le peu de lumière qu'il y avait provenait des quelques lucarnes placées en hauteur et de plusieurs lustres imposants hérissés de ramures de cervidés. Quand une ampoule grillait, un technicien montait sur une échelle de quatre mètres puis devait repousser les ramures et se contorsionner pour ne pas s'éborgner en tentant d'atteindre la bonne douille.

Une fois sortie de la queue avec un falafel, j'ai remarqué la présence de la Svetlana de mon cours de russe, assise seule près d'une fenêtre, un cahier à spirale ouvert devant elle.

« Salut, Sonia ! m'a-t-elle interpellée. Je voulais te voir. Tu suis le cours de linguistique, pas vrai ?

– Comment tu le sais ? ai-je demandé en tirant la chaise située en face d'elle.

– Je suis allée me renseigner sur le cours la semaine dernière. Je t'y ai vue.

– Pas moi.

– J'étais arrivée en avance. Je t'ai aperçue dès que tu es entrée. Tu es remarquable, tu sais. Au premier sens du terme. Tu es très grande, c'est vrai, mais ce n'est pas juste ta taille. » J'étais en effet la plus grande de ma famille, tous membres confondus, hommes et femmes. Mes cousins prétendaient que c'était parce que j'avais eu droit à la nourriture consistante des Américains et que je me la coulais douce. « Tu n'as pas un visage courant. Tu sais que, moi aussi, j'avais en tête de faire linguistique. C'est comment ?

– Ça va », ai-je répondu. Je lui ai parlé des foyers creusés dans le sol par les peuplades turciques et des voyelles qui changent en fonction des époques et des situations géographiques.

« Vachement intéressant, a-t-elle commenté en donnant un accent presque vorace au mot "vachement". Je suis sûre que c'est plus intéressant que le cours de psycho de première année, mais bon, je ne peux pas y couper : mon père est psychanalyste. Un jungien, super connu. Il a lancé la seule revue sérieuse consacrée à la psychanalyse en Serbie. Et puis deux de ses patients sont devenus des grands opposants politiques ; alors le Parti communiste a commencé à harceler mon père. Ils voulaient ses notes. Tu t'imagines bien, ils l'avaient déjà dans le pif, de toute façon. »

Je considérais la chose tout en veillant à ce que le falafel ne s'échappe pas du pain. « Ils ont réussi à les récupérer, ces notes ?

– Non, il n'y en avait pas. Mon père a une mémoire photographique, il ne note jamais rien. Moi, c'est l'inverse : une vraie graphomane. Ce n'est pas marrant, je te jure. Regarde un peu tout ce que j'ai noté… Et on n'en est qu'à la deuxième semaine de cours. » Svetlana a tourné les pages de son cahier afin de me montrer les nombreuses pages déjà recouvertes, recto et verso, d'une minuscule écriture tortueuse. Elle a pris sa fourchette et savamment embroché sa salade.

« Des soldats ont fouillé notre appartement pour retrouver les prétendues notes, a-t-elle raconté. Ils sont arrivés en uniforme à onze heures du soir et ont tout retourné, même ma chambre, celle de mes sœurs et celle de mon frère. Ils ont pris le coffre à jouets et tout balancé par terre. J'avais eu une nouvelle poupée : elle était cassée. »

– C'est horrible, ai-je dit.

– Elle disait "Maman" quand on tirait sur une ficelle, a-

t-elle continué. Quand ils l'ont jetée par terre, elle a répété "Maman" en boucle, jusqu'à ce qu'ils l'écrasent du pied. Dans le bureau de mon père, ils ont déchiré les pages des livres, éparpillé toutes les feuilles volantes, arraché la tapisserie des murs. Dans la salle de bains, ils ont défoncé tout le carrelage. Dans la cuisine, ils ont vidé les pots de farine, de sucre, de thé, dans l'espoir de trouver des bandes enregistrées. Mon petit frère en a mordu un, alors ils l'ont frappé au visage. Ils ont pris toutes les cassettes qu'on avait. Tous mes albums de U2. J'ai pleuré, je n'arrêtais plus. Et ma mère était vraiment furieuse contre mon père. » Svetlana a soupiré. « J'y crois pas, c'est la première vraie conversation qu'on a, toi et moi, et déjà je suis en train de te refiler tout mon bagage émotionnel. Allez, assez parlé de moi. Tu penses te spécialiser en linguistique ?

– Je n'ai pas encore choisi. Je vais peut-être faire arts plastiques.

– Ah, tu es une artiste ? Comme ma mère. Enfin, dans le temps. Après, elle a été architecte, puis décoratrice, et maintenant elle est juste folle et au chômage. Ça y est, ça recommence : moi et ma famille. Tu suis des cours d'arts plastiques ? »

Je lui ai parlé du séminaire sur les Mondes imaginaires, des musées qui cachent des choses aux gens et du coup d'éclat que préparait notre groupe.

« Jamais je n'aurais le courage d'aller dans ce genre de cours, a-t-elle estimé. Question études, je suis très classique – je tiens ça de mon père. Quand j'avais cinq ans, il m'a dit tout ce qu'il fallait que je lise, et je me suis toujours tenue à sa liste. Tu dois te dire que je suis super ennuyeuse, comme fille.

– Tu veux devenir psychanalyste, toi aussi ?

– Non, je veux étudier l'œuvre de Joseph Brodsky ; c'est pour ça que je suis inscrite en russe. J'ai une mauvaise nouvelle,

au fait : on ne sera plus dans la même classe. J'ai rejoint un autre groupe à cause d'un TD de psycho.

– Oh, dommage.

– Je sais, j'aimais bien ce cours qui commençait aux aurores. Mais ne t'en fais pas, je crois qu'on habite dans le même bâtiment. Le Matthews, c'est bien ça ? Je suis au troisième. Je suis sûre qu'on va se croiser souvent. »

J'étais à la fois flattée et émue par ses certitudes. J'ai noté son numéro de téléphone sur ma main, tandis qu'elle a noté le mien dans son agenda. J'étais déjà la plus impétueuse des deux : celle qui se souciait peu de la tradition et de la sécurité personnelle, celle qui analysait les situations sans *a priori*, comme si tout était nouveau, alors que Svetlana était du genre à se plier aux règles, à se conformer aux systèmes, à inscrire les informations dans les cases prévues à cet effet, et qui se voyait en légataire de plusieurs siècles d'histoire et de responsabilités. Nous cherchions déjà à déterminer laquelle de nous deux s'en sortait le mieux. Mais il s'agissait davantage d'une expérimentation que d'une compétition, car ni elle ni moi ne pouvions nous comporter autrement, et chacune portait sur l'autre un regard admiratif teinté d'une indissociable pitié.

Pendant la deuxième partie du cours sur les Mondes imaginaires, nous sommes tous allés au Muséum d'histoire naturelle, où nous avons vu un couple de faisans ayant appartenu à George Washington, une tortue capturée par Henry David Thoreau, et « environ un million de fourmis » décrites comme les « préférées de l'entomologiste Edward Osborne Wilson ». J'étais impressionnée par le fait que, dans un monde comptant une infinité de fourmis, Wilson avait été capable de trouver son million préféré. Nous avons vu ce qui semblait être le plus

grand spécimen de crâne d'une espèce de crocodile encore présente sur Terre. En ouvrant l'estomac dudit crocodile, on avait retrouvé un cheval et soixante-dix kilos de cailloux.

Après avoir passé une heure à harceler les gens de l'accueil et être restés debout pendant qu'ils passaient des coups de fil, nous avons obtenu que quelqu'un nous montre la réserve, où était entreposé tout ce qui n'était pas exposé. Il y avait un diorama de la Nouvelle-Zélande – un pré en plâtre moulé jonché de moutons empaillés mais déliquescents, ainsi qu'un émeu et un kiwi austral –, lequel avait été ravagé par les mites. « On les a traités contre les parasites comme on a pu et puis on les a raccommodés avec de la fibre acrylique, nous a expliqué un employé du musée.

– De l'acrylique ? Pourquoi ne pas avoir utilisé de la laine ? l'a interrogé Gary.

– Moui, on a bien essayé au début, mais l'acrylique tient mieux.

– Vous saisissez ? a commenté Gary en se tournant vers nous. Vous saisissez l'artifice ? »

Nous avons vu beaucoup de statues de plâtre d'Indiens d'Amérique abîmées. Les groupes scolaires s'en prenaient souvent à elles.

« C'est donc ça que les conservateurs du musée nous cachent ? » s'est étonné Ham en voyant un bison qui perdait sa bourre par le ventre.

Gary a laissé échapper un rire sans joie. « Croyez-vous que ce soit différent au Whitney ou au Met ? Faites-moi confiance, mon bonhomme, d'une manière ou d'une autre, ce qui se passe dans la réserve n'est jamais joli-joli. »

Le colocataire de Ralph se faisait surnommer Ira, un diminutif d'Iron Dog, Chien de Fer. C'était un Indien d'Amérique

qui, d'ailleurs, faisait souvent du repassage tôt le matin. Hormis cela, c'était le coloc idéal : gentil, poli, il avait une petite amie plus âgée qui étudiait le droit, et par conséquent il était rarement présent, ou bien la plupart du temps ne rentrait que tôt le matin afin de repasser ses chemises.

Un soir où Ira était resté à la fac de droit, je suis allée rejoindre Ralph dans sa chambre pour qu'on étudie ensemble. Ralph lisait *Le Fédéraliste*. Moi, je lisais « Nina en Sibérie », une histoire en russe destinée aux grands débutants. Le premier chapitre s'intitulait « La lettre ».

1. La lettre

Le père d'Ivan ouvrit la porte. « Qui est-ce ?

– Bonjour, Alexeï Alexeïtch, le salua Nina. Est-ce qu'Ivan est à la maison ? »

Le père d'Ivan ne répondit pas. Il resta debout à la regarder.

« Excusez-moi, dit Nina, avant de répéter sa question. Est-ce qu'Ivan est à la maison ?

– Pourquoi ne l'avons-nous jamais compris ? demanda le père d'Ivan, très lentement.

– Excusez-moi, mais je ne vous comprends pas, dit Nina. Où est Ivan ?

– Dieu seul le sait », répondit le père d'Ivan. Il soupira. « Vous savez où se trouve sa chambre. Là-bas, sur la table, il y a une lettre. »

Quelque chose clochait dans la chambre d'Ivan. La fenêtre était ouverte. La chaise était renversée. La photographie de Nina était posée sur la table. Le cadre était cassé.

« Ma photo ! » Nina prit la lettre, la déplia et la lut.

Nina !

Quand tu liras cette lettre, je serai en Sibérie. J'abandonne mon mémoire, car l'étude des particules élémentaires ne m'intéresse plus. Je vis et travaille à Novossibirsk, dans une ferme collective appelée l'Étincelle de Sibérie, où vit mon oncle. Je crois que c'est mieux ainsi. Je sais que tu comprendras. Je t'en prie, oublie-moi. Moi, jamais je ne t'oublierai.

Ton Ivan

Nina regarda le père d'Ivan. « Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle. Est-ce une plaisanterie ? Je connais Ivan et je sais qu'il veut terminer son mémoire. Comment peut-il abandonner la physique comme cela ? Il écrit dans sa lettre que je comprendrai, mais je ne comprends rien. »

À son tour, le père d'Ivan lut la lettre. « Oui, dit-il.

– Pensez-vous qu'il est sérieux, dans cette lettre ?

– Dieu seul le sait.

– Mais si Ivan est vraiment en Sibérie, nous devons aller le chercher. »

Le père d'Ivan la regardait.

« Vous ne voulez pas retrouver votre fils ? » l'interrogea Nina.

Le père d'Ivan restait muet.

« Au revoir », fit Nina.

Le père d'Ivan ne répondit pas.

Cette histoire au style sans prétention n'avait recours qu'aux éléments de grammaire déjà abordés en classe. Puisque nous n'avions pas encore vu le datif, il avait été préférable que le père d'Ivan, au lieu de donner la lettre *à* Nina, dise plutôt à cette dernière : « Là-bas, sur la table, il y a une lettre. » Et comme

nous n'avions pas encore étudié les verbes de mouvement, personne ne disait d'emblée : « Ivan est parti en Sibérie. » Au lieu de cela, Ivan avait écrit : « Quand tu recevras cette lettre, je serai en Sibérie. »

L'histoire avait un côté artificiel, et en même temps, quand on la lisait, on se sentait immergé dans ce monde où les contraintes grammaticales étaient en parfaite adéquation avec la réalité, ce monde où tout ce qui n'entrait pas dans le vocabulaire du cours de russe grands débutants n'existait pas. Il n'y avait ni de « est parti » ni de « a envoyé », ni intention ni causalité, seulement des apparitions et disparitions inexpliquées.

Je me surpris à lire et relire la lettre d'Ivan comme si elle m'était destinée, et j'essayais de déterminer où celui-ci avait bien pu se rendre et s'il tenait réellement à moi.

Dans le cadre du séminaire sur le documentaire audiovisuel, nous avons regardé *L'Homme d'Aran*, un film muet des années trente qui se déroule sur une île au large de l'Irlande. D'abord, on voyait une femme bercer un enfant dans son berceau. La scène s'éternisait. Ensuite, un homme harponnait une baleine, puis se servait de son couteau pour racler quelque chose. Sur le carton, on lisait : « Confection de savon. » Enfin, l'homme et sa femme creusaient la terre à l'aide de bâtons : « Les habitants d'Aran doivent cultiver des pommes de terre dans un sol inhospitalier. »

Jamais de ma vie je n'avais vu de film aussi ennuyeux. J'ai mâché jusqu'à neuf chewing-gums pour me rappeler que j'étais toujours en vie. Le garçon assis devant moi s'est endormi et s'est mis à ronfler. Le prof ne s'en est pas rendu compte, car il était lui-même parti après la première demi-heure du film. « Je l'ai déjà vu plusieurs fois », s'était-il justifié.

En classe, l'éminent professeur nous a expliqué qu'à l'époque du tournage, cela faisait déjà cinquante ans que les habitants d'Aran ne harponnaient plus les baleines. Afin de fixer cette pratique du passé sur pellicule, le réalisateur s'était procuré un harpon auprès du British Museum et avait expliqué aux insulaires comment s'en servir. Sachant cela, pouvait-on décemment classer ce film dans la catégorie documentaire ? Le professeur nous posait la question. Nous devions en débattre toute l'heure durant. Je n'en revenais pas. C'était cela, la différence entre fiction et non-fiction ? C'était censé être ce qui importait ? J'étais pour ma part davantage préoccupée par le fait de savoir si notre professeur était gentil, s'il nous aimait bien. « C'est tout à fait intéressant, que vous vous imaginiez qu'il y ait ou qu'il devrait y avoir une bonne ou une mauvaise réponse », a-t-il dit à un élève d'une voix douce. À la fin du cours, un autre élève a prévenu de son absence la semaine suivante, car il allait rendre visite à son frère à Prague.

« J'imagine que je ne peux pas faire enregistrer le cours ? a-t-il demandé.

– Vous comprenez bien que cela n'aurait strictement aucun intérêt ? » lui a aimablement rétorqué le professeur.

Le jeudi, je suis arrivée en avance en cours de conversation de russe. Il n'y avait qu'Ivan dans la salle. Il lisait un roman en langue étrangère dont la couverture m'était familière : deux mains lançant un chapeau melon au ciel.

« Tu lis *L'Insoutenable Légèreté de l'être* ? »

Il a baissé son livre. « Comment tu le sais ?

– C'est la même couverture en anglais.

– Ah, d'accord. J'ai cru un moment que tu savais lire le hongrois. »

Il m'a demandé si j'avais aimé le livre en anglais. J'hésitai à lui mentir :

« Non. Mais peut-être que je devrais le relire.

– Hmmm… C'est comme ça que tu fonctionnes, alors ?

– Que je fonctionne à propos de quoi ?

– Tu lis un livre, il ne te plaît pas, tu le relis ? »

Les autres étudiants sont arrivés au compte-gouttes, suivis de notre prof, Irina, qui portait un pull sur lequel était brodé tout un village d'Amérique centrale : de minuscules femmes-poupées aux cheveux de laine, des ânes à la crinière de laine, et des cactus aux épines de fil jaune. Elle ne teignait pas sa chevelure, ramassée en chignon banane un peu à la Blanche-Neige, et il y avait dans son regard noir et perçant une lueur ardente dont elle semblait ne pas s'être départie depuis l'enfance.

Elle s'est immédiatement mise à donner des directives que personne ne comprenait : certains devaient s'asseoir et d'autres se lever. Nous avons fini par comprendre que nous étions censés rejouer le début de « Nina en Sibérie ». Les filles jouaient le rôle de Nina, et les garçons, celui du père d'Ivan.

Mon comparse s'appelait Boris, celui qui avait toujours l'air de faire un cauchemar éveillé – il apprenait le russe pour faire de la recherche d'archives sur les pogroms. Il ne savait pas son texte. Nous restions plantés là, à attendre qu'il dise : « Pourquoi ne l'avons-nous jamais compris ? »

« Parlez-moi d'Ivan, l'ai-je aidé. Est-ce que nous le comprenions ?

– Oh, Ivan, a-t-il répliqué. Oh, mon fils. »

Ensuite j'ai eu à rejouer la scène avec Ivan, qui connaissait bien le texte et ses répliques. Il avait appris le russe pendant un an à l'école, à l'époque du rideau de fer. Plus tard, je me suis rappelé avoir ensuite dit : « Vous pensez qu'il est sérieux, dans

cette lettre ? » Lui était censé me répondre : « Dieu seul le sait. » Mais à la place, il a répliqué : « Je pense que oui. »

Pour le cours de linguistique, il avait fallu que j'interroge deux anglophones de langue maternelle issus de deux régions différentes et leur demande comment ils utilisaient les mots « dîner » et « souper ». Hannah, qui avait grandi à St. Louis, considérait qu'un souper, c'était plus tard le soir et plus guindé. Angela, qui avait grandi à Philadelphie, pensait qu'un dîner, c'était un repas de famille où tout le monde s'habillait bien.

« On ne dit pas ça comme ça chez nous, a affirmé Hannah.

– Alors comment tu dis, un long repas de week-end où on met les petits plats dans les grands ?

– Je ne sais pas, moi. Un festin. »

Festin, ai-je noté. « Non, pas "festin", s'est reprise Hannah. Mets plutôt "banquet". »

Angela et Hannah ont commencé à se disputer pour déterminer quel dîner, entre celui de Thanksgiving et celui du Jeudi saint, était le plus important. Elles ont ensuite débattu de la différence entre dîner et grignoter. Selon Hannah, cela tenait principalement au plat, s'il était chaud ou froid.

« Je ne suis pas d'accord, a objecté Angela. À mon avis » – on aurait cru qu'elle parlait d'un ouvrage de référence – « quand on dîne, on est assis et on prend son temps. Quand on mange debout et en vitesse, on grignote.

– Même si ce sont des lasagnes ?

– Je n'en mange jamais.

– Allez, tu vois ce que je veux dire.

– Tout ce qu'on mange debout entre deux cours, c'est du grignotage.

– Tu parles, c'est pour se faire plaindre, a jugé Hannah

après un moment de silence. Ça permet de dire ensuite : "Oh, je n'ai pas eu le temps de dîner : je travaillais. J'ai juste grignoté un petit truc." Qu'est-ce que c'est, encore ? a-t-elle crié. Il y a quelqu'un dehors qui frappe à la porte depuis dix minutes. »

La porte s'est ouverte et Svetlana est entrée. « Vous dormiez ?

– Non, j'allais sortir. Merci du coup de main pour mon devoir », ai-je dit à Hannah et Angela. Voilà ce qu'il y avait de bien, à l'université : c'était si simple de partir. On pouvait être là où on habitait, pris dans une dispute qu'on avait déclenchée, mais il vous suffisait lâcher « À plus tard » pour s'éclipser.

Pendant que j'enfilais ma veste, je parcourais la pièce du regard en tentant d'adopter le point de vue de Svetlana. Il n'y avait toujours presque rien sur les murs, à part le poster d'Einstein, le fanion de Harvard que possédait Hannah et divers diplômes imprimés par cette dernière depuis son ordinateur. Elle s'était décerné un « prix de la procrastination ». Et m'avait attribué le « prix de la meilleure coloc », ce qui était triste : d'abord parce qu'il prouvait à quel point Hannah tenait à être aimée et ensuite parce qu'il constituait en partie une injure faite à Angela. Je ne l'ai pas accroché au mur.

Svetlana voulait qu'on écrive et illustre une histoire faisant la part belle à la dépravation et la décadence. Nous sommes allées dans un grand magasin et avons acheté des feuilles de dessin, de la colle, des feutres, et un numéro de *Vogue*. « Et puis j'ai l'impression que ma coloc fait une laryngite, a dit Svetlana en jetant une boîte d'infusion aux plantes médicinales dans notre panier. À moins que ce soit un prétexte pour ne pas avoir à nous adresser la parole. N'empêche : elle va devoir se sociabiliser. »

Tout ce que Svetlana racontait me faisait forte impression : son désir affirmé d'écrire un livre sur des dépravés, ses certitudes

sur le comportement que sa coloc devait adopter et l'idée qu'un thé rendrait cette dernière sociable.

Nous nous sommes postées dans la file d'attente de la caisse. Lorsque j'ai sorti mon portefeuille-porte-clés, Svetlana a posé sa main sur la mienne et dit que c'était pour elle : « Ma famille a beaucoup d'argent », a-t-elle expliqué. Je ne comprenais pas : n'était-ce pas notre situation à tous ? J'ai fait l'appoint de la moitié du total, auquel j'avais soustrait le thé pour la laryngite. « Comme tu voudras, mais c'est n'importe quoi », m'a signifié Svetlana en empochant le liquide et en payant avec sa carte de crédit.

Dans la pièce commune de Svetlana, il y avait un tapis persan, deux gros poufs rouges, un poster de REM, un autre de Klimt, un autre d'Ansel Adams, et des étagères bourrées de luxueux catalogues de musées et d'ouvrages d'art. Quelques arbres en pots étaient posés devant les fenêtres, et l'un des trois bureaux était presque en totalité occupé par d'autres plantes, plus petites : des boutons blêmes et pas près de s'ouvrir, de la mousse d'un vert éclatant et de mystérieuses succulentes dans des barquettes en plastique.

Une des filles les plus maigres que j'avais jamais vues était assise par terre, un fer à souder dans les mains. C'était Valerie, une des colocs, en train de fabriquer une radio.

« Fern va mieux ? a demandé Svetlana.

– Pareil. » Valerie a indiqué une des chambres dans un haussement d'épaules. Sur le lit superposé du haut, j'ai distingué un sac de couchage militaire duquel dépassait une tignasse bouclée.

« Fern ? Tu es réveillée ? » a lancé Svetlana. La tignasse a acquiescé. « Je t'ai rapporté du thé. Tu ne peux pas te contenter de ne plus parler quand ça te chante. » Elle a rempli une bouilloire électrique et mis un sachet de thé dans une tasse en plastique en forme d'ananas. « Fern, je te présente Selin.

– Salut », ai-je dit.

Pas de réponse.

« Elle prétend ne pas pouvoir parler, m'a expliqué Svetlana. Elle est botaniste. Elle s'appelle Fernanda, mais son surnom Fern était tout indiqué[1]. Ça lui va bien : les fougères sont des plantes mystérieuses, un peu insaisissables, et puis elles s'adaptent à toutes les conditions. Tu savais que certaines variétés sont plus anciennes que les dinosaures et ont plus de cent millions d'années ? Certaines n'ont même pas besoin de pousser dans la terre. Dans le folklore slave, si tu trouves une graine de fougère, elle peut te rendre invisible. Mais, bon, on sait bien que les fougères ne font pas de graines. » Elle n'avait pas baissé la voix, bien que Fern se trouvât dans la chambre voisine. Elle a versé de l'eau bouillante dans la tasse et a remué à l'aide d'une cuillère de la cafétéria.

« C'est horrible, cette odeur, a commenté Valerie. Pauvre Fern. »

Svetlana a emporté la tasse dans la chambre et l'a tendue vers le lit superposé du haut. Le sac de couchage renflé a changé de forme, révélant un visage rond aux yeux immenses.

« Merci, a dit Fern, pas particulièrement reconnaissante.

– Bois, a répondu Svetlana sur un ton neutre, avant de me rejoindre dans la pièce commune. Allons dans ma chambre pour ne pas déranger Valerie. »

La chambre de Svetlana était très lumineuse ; il y avait une lampe à lave, une chaîne hi-fi, une étagère bourrée de livres et de CD, et le poster d'une illustration d'Edward Gorey montrant tout un tas d'enfants de l'époque victorienne agonisants. Un tatou en peluche trônait sur le lit. J'ai demandé à Svet-

1. *Fern* signifie « fougère » en anglais. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

lana comment elles s'étaient mises d'accord, elle et ses colocs, pour déterminer qui aurait la chambre individuelle et si elles comptaient tourner. Svetlana a soupiré : « Ça me gêne un peu, parce que c'était le souhait de Val et Fern, mais je leur ai dit que ce serait trop difficile et les ai convaincues de tirer à la courte paille. Et devine quoi, c'est tombé sur moi, comme si je l'avais prémédité. Mais bon, quand même, il y a des moments où je me dis que c'est mieux pour tout le monde. Valerie est tellement gentille : on a l'impression qu'elle se fiche bien de ne pas avoir de chambre à elle. Et puis Fern n'est pas aussi secrète qu'on croirait. En fait, elle a besoin d'attention et de repères, alors c'est aussi bien que Val partage sa chambre. Tu vas me trouver horrible, mais je pense que dans un sens je suis plus compliquée qu'elles. Certaines personnes le sont plus que d'autres. Tu ne crois pas, toi ?

– Oui, sans doute.

– Et pour ces personnes-là, l'intimité a plus d'importance. » Svetlana s'est mise à me dépeindre le contexte familial de ses colocs, comme si c'étaient des personnages de roman. Les parents de Fern voulaient que celle-ci l'aide au magasin au lieu d'aller à Harvard, bien qu'elle ait reçu une bourse couvrant la totalité de ses frais de scolarité. Son père n'était pas censé l'appeler, mais il le faisait parfois, afin de lui réclamer de l'argent – elle en gagnait en faisant la plonge à Mather, la résidence des athlètes, qui mangeaient énormément et faisaient des choses dégoûtantes comme mélanger du ketchup et de la compote de pommes, que les étudiants contraints de travailler devaient nettoyer ensuite.

Svetlana ne connaissait pas de fille plus facile à vivre que Valerie, dont le frère, qui n'avait que deux ans de plus, était déjà diplômé en maths ; c'était pour Valerie un sujet sensible.

À quinze ans, il avait réussi à résoudre un problème de cryptographie et avait été embauché par la CIA.

« Ça ne doit pas être facile, tu imagines bien, m'a dit Svetlana. Valerie est super intelligente, mais comme elle n'excelle dans aucun domaine particulier, elle ne sait pas dans quoi se lancer. Faire des maths, ce serait entrer en compétition avec son frère. Même si, pour elle, les maths, c'est la seule matière qui exige de la rigueur, la seule qui vaille la peine d'être étudiée. Mais comment se distinguer de son frère si elle se jauge en fonction de ses standards à lui ?

« Cette année, elle suit un cours de physique réservé aux meilleurs étudiants de première année. Des vingt-cinq de sa classe, elle doit figurer parmi les trois premiers mais, au lieu d'être fière, elle se sent honteuse d'appartenir au commun des mortels : quand son frère était en première année, il suivait des cours de niveau master. »

Le sujet du livre que Svetlana voulait écrire avec moi était l'initiation sexuelle d'un voleur de voitures raté, un Russe vivant à Paris. Il s'appelait Igor et était incarné par le type assis sur un rocher d'une publicité pour eau de Cologne du magazine *Vogue*. Svetlana a découpé sa silhouette, l'a collée sur une feuille de papier puis a dessiné le reste de la scène avec grand aplomb et sans hésiter, comme si elle avait presque tous les détails en tête.

« Je dessine comme un bébé, alors ne te moque pas », m'a-t-elle mise en garde. Igor était assis sur un matelas dénué de draps, sous une ampoule qui pendait du plafond. Ses pieds trempaient dans une bassine à côté de laquelle se trouvaient un cendrier, un téléphone à cadran rotatif et des bouteilles vides. À travers une porte derrière lui, on voyait des WC dont la lunette était relevée et dont la chasse s'actionnait à l'aide d'une chaînette.

Igor avait le bourdon, a écrit Svetlana. *Depuis deux mois, il ne mangeait que des sandwichs à la moutarde. Il en avait fauché un pot sur la table de la terrasse d'un café.*

« Eh bien, ai-je commenté. Et c'est comme ça qu'il va avoir droit à une initiation sexuelle ? »

Svetlana a acquiescé. « Ce genre de choses te tombe dessus au moment où tu ne t'y attends pas. » *Cette nuit-là, il venait de fumer la dernière cigarette du paquet et de vider la dernière bouteille de vodka laissée chez lui par son ex-petite amie*, a-t-elle ajouté.

« Il avait une copine ?

– Oui, mais elle ne voulait pas coucher avec lui, va savoir pourquoi. Et puis elle l'a quitté. C'était la seule amie qu'Igor avait à Paris, et elle était désormais partie. Alors quand le téléphone a sonné cette nuit-là, il était persuadé qu'il s'agissait d'une erreur. Mais il a décroché malgré tout. »

Son interlocutrice était une fille mystérieuse qui demanda à Igor de la rejoindre au Zodiac Club. Igor s'y est rendu, s'est assis au bar et a commandé une bière. Il y avait une seule fille ; elle buvait un cocktail vert et ne semblait pas prêter attention à lui. Igor attendit un peu, mais personne n'arrivait. Alors il demanda à la fille de danser avec lui.

Elle répondit qu'elle ne pouvait danser avec personne, car c'était la fille de Hitler.

À onze heures et demie, aussi brusquement qu'elle avait débarqué chez moi, Svetlana m'a annoncé qu'elle allait devoir se coucher. « Je ne plaisante pas trop avec le sommeil », a-t-elle expliqué en se levant.

Quand nous sommes retournées dans la pièce commune, nous avons entendu des parasites. La radio de Valerie marchait vraiment.

« Eh ben, c'est pas trop tôt, a-t-elle soufflé. Je suis dessus depuis ce matin, dix heures. » Elle a manipulé un fil et capté une voix venue de nulle part. « Je n'ai pas du tout honte des Évangiles ! » clamait cette dernière.

Au programme du cours sur les Mondes imaginaires figurait une liste des livres et films préférés de Gary sans échéancier ni devoirs précis. Nous étions simplement censés les lire ou les regarder puis en discuter en classe. Les débats n'étaient jamais passionnants, car personne ne choisissait jamais le même livre ou film.

« Il faut vraiment que je vous donne des devoirs, comme à des enfants ? nous a interrogés Gary lorsqu'il s'était avéré qu'une fois de plus, personne n'avait lu ni vu la même chose. Très bien, alors vous allez tous me lire *À rebours.* »

J'ai d'abord été enthousiaste car, d'après Gary, ce livre avait pour sujet un homme qui avait décidé de vivre selon des principes esthétiques plutôt que moraux, et c'est justement ce que Svetlana avait dit de moi peu de temps auparavant : je vivais selon des principes esthétiques, alors qu'elle, ayant été élevée selon les préceptes de la philosophie occidentale, était vouée à l'ennui des principes moraux. Jamais je n'avais considéré qu'il s'agissait de deux termes opposés. Pour moi, l'éthique était une esthétique. Le mot « éthique » signifiait « règle d'or », une règle esthétique, donc. C'est pourquoi elle était d'or, comme le nombre du même nom.

« N'est-ce pas pour cette raison qu'on ne ment pas et qu'on ne vole pas ? Parce que ce n'est pas beau ? » ai-je spéculé.

Svetlana m'a répondu n'avoir jamais connu quelqu'un dont la sensibilité esthétique égalait la mienne.

Je pensais qu'*À rebours* parlerait de quelqu'un qui voyait les choses du même œil que moi – quelqu'un qui tentait de vivre une vie que la paresse, la lâcheté et le conformisme ne